LE ROMAN.

XIII

Mais achevons ce sujet, avec promesse pourtant d'être moins long, moins lourd et moins tédieux à l'avenir. La canicule des chiens enragés, du reste, et 102 degrès de chaleur expliquent bien des folies...

Oui, si notre siècle, qui cependant en vaut un autre et qui peut même passer pour plus grand et plus glorieux que ses prédécesseurs dans la vie et dans le temps, puisque des progrès aussi nombreux qu'incontestables lui donnent toutes les apparences d'une très brillante civilisation, est mauvais par le côté moral, par le côté de la justice, par le côté chrétien de l'affection partagée entre les hommes et supprimant toute misère et toute iniquité sociale, c'est que nous ne possédons pas, étant les forts et les puissants surtout, devant être les meilleurs et les justes, ayant la «responsabilité» supérieure des premiers ou de ceux qui se croient les premiers, c'est que nous ne possédons pas, disons-nous, au degré suffisant et nécessaire, comme règle et comme loi, comme foi invariable sur laquelle tout le reste n'est rien ou peu de chose, le sentiment véritable et la conscience suprême du «devoir».

Que si ce mot, si court et si grand, le plus beau peut-être dans la langue humaine, n'est pas oublié ou raillé, et si l'on s'en sert encore pour faire valoir ses droits et même ses privilèges, ce n'est pas toujours sans une pensée de révolte ou sans lui avoir enlevé son caractère de vertu, de dévouement et surtout de sacrfice. Quand on ne le supprime pas, on le rend facile et léger et les meilleurs croient souvent le remplir en chargeant Dieu de distribuer du pain aux pauvres et de leur montrer l'espérance aux cieux. On accommode trop volontiers le «devoir» avec ses intérêts personnels, avec ses passions et ses satisfactions d'un ordre peu généreux, et l'on ne comprend pas assez, qu'il est seul la conquête, la consécration et la légitimité des «droits» multipliés dont la société moderne a peut-être bien plus l'ombre trompeuse que la réalité vivante.

Quant à la «responsabilité,» l'égale au moins du «devoir,» sinon le «devoir» lui-même sous un autre nom, il en est sans doute beaucoup qui ne craignent pas de l'assumer pour la direction des autres et qui vont même au devant pour en avoir l'honneur et le profit. Car s'il peut y avoir honneur dans la haute «responsabilité» de la direction et du commandement, comme aussi danger dans la rigueur d'une morale qui ne transige pas et de principes qui doivent être invariables, ne saurait-on pas également trouver profit personnel et de douteuse conscience dans une «responsabilité» se prêtant aux accommodements, aux compromis et aux transactions que le siècle, le temps et les mœurs encouragent parfois jusqu'à la récompense et à la considération sociale ?

L'art de dégager à temps sa «responsabilité» et de la jeter sur les autres peut avoir aussi ses grands hommes.

XIX

Quoi qu'il en soit des temps, des lieux et des conditions sociales, le «devoir» reste le «devoir», formel et précis, sans acceptions contraires ou opposées, invariable dans son esprit et sa vertu, et si la «responsabilité» qui l'accompagne, qui ne peut jamais se dégager et se séparer de lui sous aucune considération de peur ou de profit, paraît avoir une mesure différente pour les hommes, c'est que ces hommes n'occupent pas la même place ou la même position, n'ont pas un rôle semblable dans la société et ne sont pas responsables par la même puissance d'intelligence, de facultés et de devoirs. Le faible n'a pas droit au même fardeau que le fort, et l'héroïsme est d'autant plus grand que la faiblesse des épaules triomphe par la volonté du cœur. Mais qui donc est véritablement irresponsable dans la vie et peut dire que ses facultés et sa conscience ne lui imposent pas une tâche utile, laborieuse, à laquelle il ne peut pas se soustraire sans déchéance morale et sans reniement de sa nature ?

Séulement, qui a plus doit plus, et celui qui peut le plus ne doit pas donner le moins. Sans que la responsabilité disparaisse pour qui que ce soit, elle grandit toutefois pour quiconque a la force le pouvoir ou cette supériorité de l'esprit qui vous ordonne d'être le meilleur et le plus juste. Car on n'est jamais bon sans justice, et cette vertu restera éternellement la première devant le témoignage de la conscience. Mais quels sont ceux qui, socialement et moralement, doivent le plus, et sans jamais avoir le droit de l'ignorer ou d'affaiblir le devoir ?

L'homme instruit, éclairé, revêtu d'un caractère sacerdotal, sait bien que ce caractère sacerdotal ou sacré, «sacer», est avant tout et pardessus tout un caractère moral. C'est l'homme dévoué, prudent et sage qui donne les conseils et surtout l'exemple. Il est affectueux. Sa parole n'a ni violence ni amertume, et s'il fait le bien, le bien qui est le premier devoir de son sacerdoce et de son ministère, il est aussi celui qui montre à le faire. S'il fut jamais « professeur de morale» digne de respect, parfois même de vénération, portant avec lui le sentiment religieux qui est le sentiment idéal de l'amour et de la tendresse avec la grande miséricorde du pardon, c'est assurément lui. Cet homme, sublime souvent, n'est-il pas l'apôtre de l'égalité, et s'il vit bien que cette égalité des fils de Dieu a été rompue par nos lois et nos institutions sociales, par nos fautes et nos misères humains, ne va-t-il pas et ne doit-il pas aller au nom de la justice et par le cœur vers les faibles et les petits, vers ceux de la souffrance et de la douleur, aux tristesses qu'il faut consoler, aux larmes qu'il faut essuyer ou adoucir, à la foi qu'il faut rendre dans l'œuvre de charité et de fraternité ?

Et si celui-là est «sacer» ou sacré, n'est-ce pas parce qu'il a le devoir plus haut et la responsabilité plus grande ?

XX

Nous connaissons également, parmi ceux qui sont les « moralistes» en action, celui qui a la noble tâche de l'enseignement et de la science.

Et celui-là, depuis l'humble magister ou maître d'école qui enseigne aux petits enfants ce que nos aïeux du village appelaient la «Croix de par Dieu», jusqu'au savant professeur qui fait autorité au sommet de nos Académies et de nos Universités, est bien aussi l'homme qui doit être l'objet de nos respects et de notre reconnaissance. Il est celui qui instruit, qui enseigne et qui éclaire, celui qui développe en nous et pour le bien l'intelligence et les facultés dont nous sommes doués et qui font l'homme libre, utile et responsable.

Mais est-il besoin de dire ces choses, et qui donc ignore cela? Qui donc ignore que le maître ou le professeur est une autorité par le savoir et par le Livre ?

C'est que ce Livre si multiplié dans nos temps si répandu qui est dans les mains de tous comme un initiateur et comme un révélateur, qui peut donner le bien comme le mal qui n'est jamais inifférent dans son influence et dans son action, qui a d'autant plus de puissance qu'il est l'œuvre du talent et de l'esprit, qui tente aujourd'hui tant d'imaginations, tant d'ambitions, tant d'audaces, tant d'écrivains quels qu'ils soient, savants et philosophes, poètes et prosateurs, historiens sévères et « romanciers» innombrables exécutant toute la symphonie des passions humaines, impose à l'auteur, dans un sentiment de conscience supérieure et de moralité toujours constante, un «devoir» d'un ordre presque sacerdotal et sacré et une «responsabilité» redoutable dont il n'est point permis de méconnaître l'importance, l'étendue et le caractère véritablement auguste.

Nier ou diminuer cette « responsabilité» est-il vraiment possible ?

S'en dégager à moitié ou totalement par l'intérêt du Livre, son habile exécution et la popularité qu'il vous donne, voire même le profit qu'il rapporte en temps de romanciers millionnaires, est-ce être scrupuleusement honnête, digne d'un grand nom et assez glorieux pour la statue ?

La rejeter sur son siècle, sur les autres, sur les goûts, sur les habitudes, sur leurs mœurs, sur des amours de nouvelle invention, d'art étrange et de «naturalisme» ne consistant plus qu'à montrer ce qu'il faut cacher et à cacher ce qu'il faut montrer, est-ce donc moral, et convient-il de trouver de l'héroïsme dans ce qui pourrait être l'abandon de tout devoir et le mépris de soi-même et des autres dans le sacrifice de ce qui est bien, de ce qui est beau et de ce qui est juste ?

En vérité, en vérité, nul Livre, quel qu'il soit, étant le livre—«liber»—par lequel l'homme devient libre—«liber»—comme disaient les Latins, n'a le droit d'être une souillure, une flétrissure ou un crime.

Il faut qu'on puisse dire de lui : « Lucet et non nocet.»—« Il éclaire et ne fait pas le mal.»

Toutefois, il n'est pas nécessaire qu'il endorme, ainsi que nous ou «Sicut ego».

J. GENTIL.

La Reine Wilhelmine.

On annonce que les fiançailles de la reine Wilhelmine des Pays-Bas avec le prince Bernard-Henri de Saxe-Weimar seront publiées dans quelques jours.

Le fiancé, qui est né en 1878, est le fils puiné du grand-duc héritier de Saxe-Weimar; sa mère, la princesse Sophie des Pays-Bas, était la sœur de Guillaume III, roi des Pays-Bas. Les fiancés sont donc cousins germains.

LE MICROBE ET LE REMÈDE

—DE—

LA FIEVRE JAUNE

Les études que les disciples de Pasteur poursuivent, dans tous les pays du globe, avec tant de persévérance, tant de dévouement, tant de science, viennent d'aboutir à un nouveau succès dont le retentissement sera considérable.

Un jeune savant italien, le docteur Sanarelli, directeur de l'Institut d'hygiène expérimentale de Montevideo, ancien élève des laboratoires du docteur Roux et de M. Metchnikoff, à l'Institut Pasteur de Paris, annoncera cette semaine dans les «Annales de l'Institut Pasteur», la très importante découverte qu'il vient de faire du microbe de la fièvre jaune au Brésil.

Ce microbe avait jusqu'ici échappé aux nombreuses investigations entreprises un peu partout dans ces dernières années. M. Sanarelli, après de longues et patientes études poursuivies au Brésil et dans l'Uruguay, est parvenu à l'isoler et à le cultiver artifficiellement. On trouve, paraît-il, en abondance dans l'estomac des malades, où il produit, comme les bacilles de la diphtérie et du tétanos, un poison très actif qui, inoculé aux animaux, leur donne la mort avec tous les symptômes de la fièvre jaune.

M. Sanarelli applique en ce moment à la fièvre jaune les mêmes principes de la sérumthérapie qui ont permis de combattre avec tant de succès le croup et beaucoup d'autres maladies infectieuses. Jusqu'à présent les expériences donnent les résultats les plus probants et il ne paraît pas douteux que, dans quelques mois, on ne soit en mesure de combattre efficacement, avec le nouveau sérum «antiamaryl» du docteur Sanarelli, l'une des maladies qui font le plus de ravages dans l'Amérique centrale et dans l'Amérique du Sud.

Honneur et gloire à M. Sanarelli et à ses maîtres, le docteur Roux et M. Metchnikoff! L'humanité doit une nouvelle conquête à ces illustres disciples du grand Pasteur.

DE TOUT UN PEU.

Un ancien.

Il vient de mourir en Allemagne, un simple maçon qui a été le compagnon d'enfance de l'empereur Guillaume Ier. Avant de mourir, le pauvre vieux, auquel le gouvernement servait une petite pension, a demandé qu'on inscrivit sur sa pierre tombale: Ici repose Frédéric Ackermann, compagnon de jeu de l'empereur Guillaume.»

Les fameux rayons X.

On a célébré ces jours-ci, sur tous les tons, la gloire des rayons X appliqués à l'examen des colis postaux pour la découverte des fraudes.

Or, on vient de découvrir une classe d'objets qui ne pourront pas sans dommage subir la mystérieuse visite des dits rayons: il s'agit des boites de plaques photographiques qui seront tout simplement impressionnées et par conséquent détériorées par la sournoise lumière.

On en peut donc déduire que voici déjà une catégorie de colis qui doit passer affranchie de tout examen.

Bon à savoir pour le prochain passage à la douane!

Le tombeau de Heine.

Le journal de Francfort annonce qu'on a déjà recueilli 2,298 marks pour la restauration du tombeau du poète Henri Heine.

C'est au cimetière Montmartre, avenue de la Cloche, à deux pas de la tombe de Greuze, que s'élève la pierre sur laquelle on lit: «Henri Heine» et un peu plus bas, en caractères plus petits: «Mme Henri Heine».

Cette sépulture d'une simplicité peu en rapport avec la ranommée du grand poète est, assure-t-on une des plus visitées.

Il ne se passe guère de jour sans qu'un de ses admirateurs viene déposer quelques fleurs nouvelles sur la pierre de ce Français, Allemand par accident.

Les tatouages inopportuns

A propos de cette mode,—ou anglaise, ou américaine, ou hindoue, on ne sait pas bien,—qui, parait-il, tend à se répandre, du tatouage chez des gens du meilleur monde, il faut rappeler la jolie aventure qui survint à Bernadotte, cet ancien général de la Révolution devenu, par la volonté de Napoléon Ier, roi de Suède.

Un jour, le nouveau souverain étant gravement malade, son médecin voulut pratiquer une saignée. Refus énergique du monarque. Cependant, le mal s'aggravant, il se laissa faire violence.

Et ce fut une stupéfaction pour le médecin lorsqu'il vit, sur le bras mis à nu de son royal client, un tatouage représentant des attributs révolutionnaires, avec cette devise: «Mort aux tyrans!»

Mais une fois que le bras a une manche!

ANIMA MEA

A HYACINTHE LOISEAU.

Le Disciple au Maître,

An mort si vivant parmi les vivants si morts.

Ad te clamo.

Pas un temple ne reste en ce champ de ténèbres.
Un tronçon de colonne, un portique écroulé,
Sous lequel vit encore et palpite, isolé,
Un feu pur et sacré comme celui des Guèbres ;

C'est tout ce qu'on y voit. Car les destins funèbres
Ont passé la charrue, et de sel ont brûlé
Les fertiles sillons. Les germes ont râlé,
Larves de l'avenir qui se sentaient célèbres

Et dignes du soleil. Un coin seul du champ noir
S'illumine parfois de la moisson d'espoir.
O Maître, c'est celui que ta parole grave

Ensemença jadis. De constellations
L'enclos miraculeux se fleurit sur la lave,
Et j'y cueille pour toi ma gerbe de rayons.

CONSTANT BEAUVAIS.

Au Même.

J'aime à voir la planète entr'ouvrir sa paupière
Qu'embrument un instant les nocturnes vapeurs;
Et je songe au regard qui s'éteint dans les pleurs
Et dont, à tout jamais, se flétrit la lumière.

Et j'aime à respirer, dans l'espace en prière,
Le parfum sidéral; à sentir des douleurs
Les palpitations s'apaiser dans les cœurs;
A contempler, hélas, l'étoile pure et fière,

En pensant, plein d'angoisse, à nos sombres trésors
Que souille la sueur des hontes, des remords.
Et du sein de la Nuit, comme d'un sanctuaire,

Jusqu'à moi glisse un pan du manteau d'or astral
Qui fait rêver aux plis du rayonnant suaire
Où l'âme se dérobe au repos sépulcral.

CONSTANT BEAUVAIS.

Nouvelle Orléans, 15 juillet 1897.

CONTE CHINOIS.

Histoire de la Dame à l'Eventail blanc.

Tchouang-Tsen, du pays de Soung, était un lettré qui poussait la sagesse jusqu'au détachement de toutes les choses périssables, et comme, en bon Chinois qu'il était, il ne croyait point, d'ailleurs, aux choses éternelles, il ne lui restait pour contenter son âme que la conscience d'échapper aux communes erreurs des hommes qui s'agitent pour acquérir d'inutiles richesses ou de vains honneurs. Mais il faut que cette satisfaction soit profonde, car il fut, après sa mort, proclamé heureux et digne d'envie. Or, pendant les jours que les génies inconnus du monde lui accordèrent de passer sous un ciel vert, parmi les arbustes en fleurs, des saules et des bambous, Tchouang-Tsen avait coutume de se promener en rêvant dans ces contrées où il vivait sans savoir ni comment, ni pourquoi Un matin qu'il errait à l'aventure sur les pentes fleuries de la montagne Nam-Hoa, il se trouva insensiblement au milieu d'un cimetière où les morts reposaient, selon l'usage du pays, sous des monticules de terre battue. A la vue des tombes innombrables qui s'étendaient par-delà l'horizon, le lettré médita sur la destinée des hommes:

Hélas! se dit-il, voici le carrefour on aboutissent tous les chemins de la vie. Quand une fois on a pris place dans le séjour des morts, on ne revient plus au jour.

Cette idée n'est point singulière, mais elle résume assez bien la philosophie de Tchouang-Tsen et celle des Chinois. Les Chinois ne connaissent qu'une seule vie, celle où l'on voit au soleil fleurir les pivoines. L'égalité des humains dans la tombe les console où les désespère, selon qu'ils sont enclins à la sérénité ou à la mélancolie. D'ailleurs, ils ont, pour les distraire, une multitude de dieux verts ou rouges, qui, parfois, ressuscitent les morts et exercent la magie amusante. Mais Tchouang-Tsen, qui appartenait à la secte orgueilleuse des philosophes, ne demandait pas de consolation à des dragons de porcelaine. Comme il promenait ainsi sa pensée à travers les tombes, il rencontra soudain une jeune dame qui portait des vêtements de deuil, c'est-à-dire une longue robe d'une étoffe grossière et sans couture. Assise près d'un tombe, elle agitait un éventail blanc sur la terre encore fraîche du tertre funéraire.

Curieux de connaître les motifs d'un action si étrange, Tchouang-Tsen salua la jeune dame avec politesse et lui dit:

Oserai-je, madame, vous demander quelle personne est couchée dans ce tombeau et pourquoi vous vous donnez tant de peine pour éventer la terre qui la recouvre? Je suis philosophe; je cherche les causes, et voilà une cause qui m'échappe.

La jeune dame coninuait à remuer son éventail. Elle rougit, baissa la tête et murmura quelques paroles que le sage n'entendit point. Il renouvela plusieurs fois sa question, mais en vain. La jeune femme ne prenait plus garde à lui et il semblait que son âme eût passé tout entière dans la main qui agitait l'éventail.

Tchouang-Tsen s'éloigna à regret Bien qu'il conçût que tout n'est que vanité, il était, de son naturel, enclin à rechercher les mobiles des actions humaines, et particulièrement de celles des femmes; cette petite espèce de créature lui inspirait une curiosité malveillante, mais très vive. Il poursuivait lentement sa promenade en détournant la tête pour voir encore l'éventail qui battait l'air comme l'aile d'un grand papillon, quand, tout à coup, une vieille femme qu'il n'avait point aperçue d'abord lui fit signe de le suivre. Elle l'entraîna dans l'ombre d'un tertre plus élevé que les autres et lui dit:

—Je vous ai entendu faire à ma maîtresse, une question à laquelle elle n'a pas répondu. Mais moi je satisferai votre curiosité par un sentiment naturel d'obligeance et dans l'espoir que vous voudrez bien me donner en retour de quoi acheter aux prêtres un papier magique qui prolongera ma vie.

Tchouang-Tsen tira de sa bourse une pièce de monnaie, et la vieille parla en ces termes:

«Cette dame que vous avez vue sur un tombeau est Mme Lu, veuve d'un lettré nommé Tao, qui mourut, voilà quinze jours, après une longue maladie, et ce tombeau est celui de son mari. Ils s'aimaient tous deux d'un amour tendre Même en expirant, M. Tao ne pouvait se résoudre à la quitter, et l'idée de la laisser au monde dans la fleur de son âge et de sa beauté lui était tout à fait insupportable. Il s'y résignait pourtant, car il était d'un caractère très doux et son âme se soumettait volontiers à la nécessité. Pleurant au chevet du lit de M. Tao, qu'elle n'avait point quitté durant sa maladie, Mme Lu attestait les dieux quelle ne lui survivrait point et qu'elle partagerait son cercueil comme elle avait partagé sa vie.

«Mais M. Tao lui dit:

«—Madame, ne jurez point cela.

«—Du moins, reprit-elle, si je dois vous survivre, si je suis condamnée par les Génies à voir encore la lumière du jour quand vous ne la verrez plus, sachez que je ne consentirai jamais à devenir la femme d'un autre et que je n'aurai qu'un époux comme je n'ai qu'une âme.»

«Mais M. Tao lui dit:

«—Madame, ne jurez point cela.

«—Oh! monsieur Tao, monsieur Tao! laissez-moi jurer du moins que de cinq ans entiers, je ne me remarierai.

«Mais M. Tao lui dit:

«Madame, ne jurez point cela. Jurez seulement de garder fidèlement ma mémoire tant que la terre n'aura pas séché sur mon tombeau.

«Mme Lu en fit un grand serment. Et le bon M. Tao ferma les yeux pour ne plus les rouvrir. Le désespoir de Mme Lu passa tout ce qu'on peut imaginer. Ses yeux étaient dévorés de larmes ardentes. Elle égratignait avec les petits couteaux de ses ongles, ses joues de porcelaine. Mais tout passe, et le torrent de cette douleur s'écoula Trois jours après la mort de M. Tao la tristesse de Mme Lu était devenue plus humaine. Elle apprit qu'un jeune disciple de M. Tao désirait lui témoigner la part qu'il prenait à son deuil. Elle jugea avec raison qu'elle ne pouvait se dispenser de le recevoir. Elle le reçut en soupirant. Ce jeune homme était très élégant et d'une belle figure; il lui parla un peu de M. Tao et beaucoup d'elle; il lui dit qu'elle était charmante et qu'il sentait bien qu'il l'aimait; elle le lui laissa dire. Il promit de revenir. En l'attendant, Mme Lu, assise auprès du tertre de son mari, où vous l'avez vue, passe tout le jour à sécher la terre de la tombe au souffle de son éventail.»

Quand le vieille eut terminé son récit, le sage Tchouang-Tsen songea:

—La jeunesse est courte; l'aiguillon du désir donne des ailes aux jeunes femmes et aux jeunes hommes. Après tout, Mme Lu est une honnête personne qui ne veut pas trahir son serment.

C'est un exemple à proposer aux femmes du monde entier.

ALORS ET AUJOURD'HUI.

Le spectacle imposant que l'Angleterre a offert à l'Europe à la revue navale de Spithead est le résultat de trois siècles d'efforts.

A l'avénement de la reine Elizabeth, toute la marine royale d'Angleterre ne se composait que de vingt-six vaisseaux ou pinasses. Les succès de Drake dans les Indes occidentales excitèrent la jalousie de Philippe II, qui rompit avec la Reine en 1587.

C'est à cette date que remontent les premières tentatives des Anglais pour se donner une flotte puissante. Dès l'année suivante, en réunissant aux navires de la marine royale les bâtiments marchands armés en guerre, ils parvinrent à rassembler une flotte forte de 191 voiles montées par 17,400 matelots. Avec cette flotte, l'amiral Howard put lutter, dans plusieurs combats contre la fameuse «Invicible Armada,» qu'il battit et qu'il réduisit à une fuite honteuse.

A la mort de la reine Elisabeth, l'Angleterre possédait 42 vaisseaux de haut bord montés par 10,000 hommes. Elle était entrée dans la voie des expéditions lointaines qui ont fait d'elle la plus grande puissance coloniale du globe.»

Un homme aux enchères.

Voilà une loi qui ferait un beau pendant à celle du divorce.

Dans l'Etat de Missouri, elle est, paraît-il, encore appliquée quelquefois. Tout homme qui abandonne sa femme et ses enfants et ne pourvoit pas à leur entretien peut être mis en vente aux enchères publiques et adjugé pour une période plus ou moins longue à l'acheteur qui se présente. Devenu "meuble par destination", l'homme doit "servir son maître aussi fidèlement et aussi consciencieusement qu'il servirait son patron". On le vend au plus offrant et dernier enchérisseur, et le produit est versé à l'Ariane abandonnée.

Les plus enragés féministes n'avaient pas pensé à celle-là !

ANECDOTES

Un avare, au lit de mort, fait venir son notaire, s'accommode sur ses ordonnances et dit : "Ecrivez toujours le commencement, et puis je vous dicterai les articles.—Je donne, lègue ou transfère...., écrit l'homme de loi en répétant la formule à mesure.—Du tout ! du tout ! s'écrie le testateur, qui l'interrompt vivement. De tout cela je ne fais rien. Jamais ce ne sera ma volonté ni de donner, ni de léguer, ni de transférer quoi que ce soit. Je ne le pourrais pas.

—Très bien, fit le notaire, qui réfléchit quelque temps avant de trouver à modifier le style officiel. Si nous mettions: "Je prête jusqu'au jugement dernier ?"

—A la bonne heure! voilà qui peut aller, reprit l'avare La difficulté était levée, et le reste du document marcha fort bien.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

AUTOUR DU DEVOIR

PAR

LOUIS VAUTIER

I

Un pâle soleil automnal dorait les dernières feuilles jaunies, et son disque allait disparaître derrière la colline, bornant au couchant la vue du château de Grandmaison, campé fièrement sur un roc dominant la mer si bleue de la Méditerranée.

Une jeune fille descendait lentement la longue avenue de platanes, ayant à la main un livre qu'elle ne lisait pas.

Dans ses regards, se reflétait la joie d'une satisfaction intime débordante. Emue, elle s'arrêta pour écouter le chant d'un pinson qui voletait dans les branches. Un instant, elle suivit des yeux son vol capricieux, puis elle reprit sa marche lente, abandonnée.

La journée avait été chaude, le crépuscule apportait en souffle parfumé, des émanations de la fenaison, mêlées à l'haleine des lauriers roses qui formaient non loin de là une sorte da berceau, abritant un banc de mousse. La promeneuse s'assit rêveuse. Ses regards erraient au loin, sur la mer, dont l'immensité bleuâtre se confondait avec l'immensité de l'atmosphère, et une ivresse d'infini la prenait toute.

Tout à coup, une voix d'homme s'éleva très douce, auprès d'elle:

—C'est beau, n'est-il pas vrai ?

Elle ne parut pas surprise, bien qu'elle n'eût certainement pas aperçu celui qui lui adressait ainsi la parole, et répondit d'un signe affirmatif. Tous deux, impressionnés par ce calme majestueux de la nature, gardèrent ce silence religieux que l'on observe dans les églises.

Lentement, une légère brume voila les pins les plus élevés, dont les contours indécis s'effacèrent peu à peu.

—Vous souvenez-vous, Madeleine, reprit le jeune homme—et sa voix tremblait—le ciel était aussi radieux, durant cette soirée de septembre, la dernière fois que je vous quittai.... je vous nommais alors, "ma petite femme".

Ces quelques mots amenèrent un vif incarnat au visage de Madeleine:

—Il y a de cela dix ans.... déjà! balbutia-t elle.

—Dix ans, en effet, j'étais un bambin léger, fort paresseux; vous étiez une ravissante fillette aux boucles flottantes, aux yeux rieurs, et.... vous m'aimiez un peu alors.

Madeleine sentit en son cœur un trouble profond. Involontairement, elle abaissa ses longues paupières et, dans ce mouvement, ses regards rencontrèrent ceux de Lucien. Une angoisse délicieuse étreignit le cœur de la jeune fille, elle se renversa légèrement en arrière, appuyant sa tête au treillage de fleurs parfumées.

—Que vous êtes belle! exclama-t il.

Elle voulut parler, sentant une torpeur étrange envahir tout son être; elle ne put articuler une parole.. Lucien se pencha davantage:

—Madeleine, fit-il très bas, je vous aime toujours; voulez-vous encore être ma petite femme ?

Elle avait eu la prescience qu'il allait lui faire cette demande, pourtant elle ressentit comme une commotion de confusion et de joie, et ses regards, glissant entre ses cils rapprochés, elle remarqua sur la physionomie mobile du jeune homme l'anxiété que lui faisait éprouver le retard qu'elle mettait à lui répondre; et elle le prolongea, coquette, afin de jouir plus longtemps de cette minute béniе. Puis, sans parler, elle lui tendit une main qu'il pressa longuement sur ses lèvres.....

La cloche du château les arracha à cette extase. Lucien passa sous son bras la main qu'elle lui avait abandonnée et lentement, enlacés l'un à l'autre, ils remontèrent la longue avenue de platanes, tandis que le pinson, qui voletait tout à l'heure, regagnait frileusement son nid, et que le grand apaisement du soir s'étendait sur la campagne.

Aucun bruit autour d'eux; au loin le refrain monotone et doux d'une chanson provençale, dont les sons affaiblis devinrent bientôt indistincts. Lucien pressait doucement contre sa poitrine le bras de sa compagne; elle s'abandonnait, calme, profondément heureuse, appuyant son épaule à son bras. La brise emmêlait les boucles brunes à la moustache blonde, et l'ombre qui enveloppait maintenant les jeunes gens, rendant Lucien plus audacieux, il se courba sur la tête penchée de Madeleine et mit un baiser dans ses cheveux.

Elle frissonna sous cette chaste caresse et s'appuya plus fortement à lui ressentant tout à coup une faiblesse étrange, un brisement délicieux.

Dans le grand vestibule fortement éclairé, elle sembla se reconquérir. Dégageant son bras elle s'enfuit vers l'escalier qu'elle franchit rapidement.

Parvenue dans sa chambre, elle se laissa tomber sur un siège et chercha à revivre, par l'imagination, les instants qui venaient de s'écouler: Inconsciemment voluptueuse, elle tentait de retrouver les sensations enivrantes qu'elle venait d'éprouver, et oubliait les heures qui s'enfuyaient.

Lasse de frapper inutilement à la porte, Nanie, une vieille femme de chambre qui l'avait vue naître, ouvrit enfin :

—Mamzelle Madeleine, madame n'est pas contente, elle a demandé deux fois après mamzelle.

Madeleine sursauta, brusquement éveillée de son rêve :

—Grand'mère me demande ?.... Que dis-tu donc, ma bonne Nanie ?

—Mais mamzelle ne pense donc pas à l'heure, qu'elle n'est pas prête encore ? Tout le monde est à table.

Certes, elle avait oublié le repas, sa grand'mère et ses hôtes.

Vivement, elle approcha de la glace et dénoua ses cheveux, qu'elle tordit rapidement. La vieille Nanie l'aidait de son mieux. Une robe en cachemire blanc remplaça son costume d'indienne et elle descendit enfin dans la salle à manger.

Le second service commençait. La table brillamment illuminée était entourée de nombreux convives, au centre était assise Mme de Gèvres.

La grand'mère de Madeleine personnifiait assez bien le type presque disparu des dames du Grand Siècle — très indulgente pour nombre de peccadilles, elle ne pardonnait pas l'inexactitude. Aussi adressa-t-elle à sa petite-fille un coup d'œil sévère, qui fit moins rougir cette dernière que le regard tendrement interrogateur de Lucien. Elle balbutia une excuse et s'assit, sentant sa gorge serrée en une sensation inconnue. Ses yeux s'emplissaient de lumière, moins vive cependant que celle qui illuminait son âme. Ses oreilles ne percevaient d'autres sons, que l'écho des paroles murmurées par Lucien, là-bas, sur le banc de verdure.

—Madeleine, je vous aime toujours; voulez-vous encore être ma petite femme ?

La conversation animée de ceux qui l'entouraient lui parvenait en bruit indistinct. Toute à son rêve, elle n'entendit même pas l'observation de l'un de ses voisins, s'avisant de remarquer qu'elle ne touchait à aucun des mets posés devant elle. Pourtant, il insistait :

—Vous ne pouvez être souffrante, mademoiselle, avec ces fraiches couleurs.

Elle comprit mal, et répondit au hasard :

— Sans doute, monsieur, le temps est superbe.

On se regarda, on sourit, et son petit cousin, Georges de Bords, éclatant de rire, s'écria :

—Comme tu es drôle, ce soir, Madeleine !

Dans la serre, où le café attendait, Madeleine versa le liquide brûlant dans les tasses de Sèvres transparentes, mais sa main tremblait; elle, si adroite d'ordinaire, laissa échapper une soucoupe qui se brisa sur les dalles. Mme de Gèvres surprise se retourna; au même instant Lucien s'approchait :

— Voulez-vous que je vous aide ?

Cette simple question redoubla le trouble de la jeune fille. L'aïeule le remarqua, sa physionomie s'éclaircit, un sourire indulgent lui vint auxlèvres; elle répondit pour Madeleine :

—Laisse-la faire, mon garçon.

Et elle ajouta avec une pointe de douce malice.

—M'est avis qu'à vous deux vous feriez encore plus de sottises.

Madeleine sentit redoubler sa confusion et tenta de se dissimuler dans la vaste embrasure d'une croisée, ouvrant sur la terrasse. Mais, il lui fallait remplir ses devoirs de maîtresse de maison, et quelqu'un ayant demandé de faire un peu de musique, elle se mit au piano.

Elle possédait un joli talent: ce soir-là pourtant, les fausses notes se multiplièrent sous ses doigts et Georges reprit, de sa